—Si je ne me trompe pas, il y a vingt-deux mille francs dans la caisse de notre société.

—Oui, vingt-deux mille francs confirma Sosthène.

—Eh bien, c'est à peu près comme si nous n'avions rien, car cette somme n'est pas le dixième de ce qui nous est nécessaire pour mener à bien notre entreprise. Il faut donc, — et pour cela tous les moyens sont bons, — que nous complétions notre capital.

—Voyons, est-ce qu'il y a quelque chose à faire ce soir ? demanda Sosthène.

—Ce soir, non, mais dimanche prochain, c'est-à-dire dans cinq jours, puisque c'est aujourd'hui mardi.

—De quoi s'agit-il ?

—Je vous le dirai tout à l'heure. Comme il ne faut jamais être pris au dépourvu, nous devons agir comme si le succès était assuré et faire d'avance nos préparatifs de départ. Le paquebot français, *le Ferragus*, doit partir lundi prochain, à six heures du matin ; dès aujourd'hui, chacun de nous ira retenir sa place et se faire inscrire sur le livre des passagers. Lundi, nous nous rendrons à bord, séparément, comme si nous ne nous connaissions pas. Il est toujours bon d'être prudent.

—Et si l'affaire en question n'a pas réussi ? objecta Sosthène.

—Dans ce cas, répondit José, nous resterons encore à New-York ; *le Ferragus* partira sans nous.

Il y eut un moment de silence.

—Maintenant, écoutez.

Voici de quoi il s'agit, reprit José en baissant la voix : il y a à New-York un vieux juif qui a plus de trois millions de fortune. Depuis quelques mois il s'est retiré des affaires ; mais il lui reste pour environ trois cents mille francs de pierreries qu'il ne tient pas à conserver et dont il cherche à se débarrasser.

—Comment savez-vous cela ? demanda Sosthène.

—Par une conversation entre le vieux juif et un de ses co-religionnaires, dont j'ai été l'auditeur invisible. Les deux fils d'Israël étaient dans un jardin et se croyaient seuls, de plus, ils causaient en arabe ; mais je comprends et parle la langue arabe avec autant de facilité que toutes les langues de l'Europe.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la conversation m'avait vivement intéressé. Je voulus savoir où demeurait le vieux juif et obtenir sur lui certains renseignements qui pouvaient ne pas être inutiles. Dès le lendemain je me mis en campagne et je sus bientôt tout ce que je tenais à savoir.

Le juif habite à l'extrémité de la ville, une petite maison de modeste apparence qui lui appartient. Cette maison est bâtie au milieu d'un jardin carré, clos de murs assez élevés ; elle se cache dans les arbres et est suffisamment isolée. On entre dans le jardin par une porte unique, qui s'ouvre sur une petite rue peu fréquentée dans la journée, complètement déserte la nuit. Le vieux juif n'a qu'un domestique, un juif aussi, presque aussi âgé que lui. Ce domestique est un serviteur modèle, très attaché et très dévoué à son maître.

Le vieux Virth, — c'est le nom du juif millionnaire, — vit très retiré ; il est peu connu à New-York et il n'y voit personne. Rarement, il reçoit quelques juifs, d'anciens amis, à sa table. Régulièrement, tous les samedis, il quitte sa maison et se rend à pied chez un de ses amis qui habite une villa à six ou huit milles de New-York. Il y passe toute la journée du dimanche et ne revient à la ville que le lundi vers midi. Tels sont les renseignements que j'ai recueillis successivement.

Maintenant puisque le vieux juif ne tient pas à conserver son lot de pierres fines, ne vous semble-t-il pas que ce serait lui rendre service et nous rendre service à nous-mêmes que de l'en débarrasser ?

—Certes, oui, dit Sosthène, dont les yeux flamboyaient ; il reste à savoir si la chose est possible.

—Il faut qu'elle le soit, répliqua José.

—Cela dépend des difficultés à vaincre, opina Des Grolles.

—Je vois que vous m'avez compris tous les deux, reprit José. A deux le succès pouvait être douteux, à trois je crois qu'il est certain.

—Alors, vous avez un plan tout tracé ? dit Sosthène.

—Oui, si aucune crainte ne vous arrête. Dans la nuit de samedi à dimanche, nous pénétrons dans la maison du vieux Virth. Je sais que les pierreries sont enfermées dans une cassette, laquelle est enfermée elle-même dans un meuble qui se trouve dans la chambre à coucher du juif.

—Très bien, fit Sosthène ; mais sachons d'abord comment nous entrerons dans le jardin.

—Une porte à ouvrir, c'est facile.

—Cette porte a probablement un ou plusieurs verrous solides ?

—L'obstacle est prévu. Dans ce cas, l'un de nous grimpera sur le mur, sautera dans le jardin et tirera les verrous sans bruit pour faire entrer les autres.

—La porte de la maison sera également bien fermée ?

—Sans aucun doute ; mais nous ne l'ouvrirons pas.

—Que ferons-nous ?

—Je vous ai dit que la maison était cachée dans des arbres. J'ai remarqué qu'un de ces arbres a de fortes branches qui s'étendent sur le toit. Il faudra donc s'introduire dans la maison par une des lucarnes pratiquées dans la toiture pour éclairer le grenier. Le chemin peut être périlleux, mais il a cet avantage qu'on peut arriver dans la chambre du juif, au premier étage, et s'emparer de la cassette sans attirer l'attention du vieux domestique, qui couche dans une pièce au rez-de-chaussée. Mais comme celui-ci peut avoir le sommeil léger ou ne pas dormir, et qu'il est nécessaire de se mettre en garde contre lui, il faudra entrer deux dans la maison. Du reste, voici quel est mon plan : Vous, de Perny, vous restez près de la porte du jardin pour protéger notre retraite et prêt à nous avertir d'un danger quelconque, au moyen d'un signal convenu. Des Grolles et moi nous grimpons dans l'arbre, nous gagnons le toit en rampant sur une branche, nous ouvrons une lucarne et nous pénétrons dans le grenier. Alors j'allume une petite lanterne sourde que j'ai dans ma poche. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai aussi sur moi les instruments qu'il faut pour forcer une serrure. Nous sortons du grenier et nous descendons au premier étage doucement, sans bruit. Des Grolles se place en sentinelle sur le palier, prêt à recevoir le domestique, s'il paraît ; moi, je pénètre dans la chambre du vieux Virth, je m'empare de la cassette et nous nous empressons de revenir dans le jardin par le même chemin. Comme vous le voyez, mon plan est simple et d'une exécution facile.

—Et si le domestique entend du bruit, s'il se lève, s'il vient ? interrogea Des Grolles.

—Eh bien, vous serez là ; vous êtes robuste, vous n'aurez pas peur d'un vieillard.

—Il faudra le tuer ?

José Basco haussa les épaules ; ce tic lui était familier.

—Tant pis ! fit-il, si on ne peut pas faire autrement.

—Il criera, il appellera au secours.

—On ne l'entendra pas. L'habitation la plus rapprochée de celle du Juif est à plus de quarante mètres de distance. Ainsi, c'est dit ; chacun de nous va faire ses préparatifs de départ ; et dans la nuit de samedi à dimanche...

—Nous aurons la cassette du vieux juif, acheva Sosthène.

Le Portugais se leva, en disant :

—Si tout va bien, comme j'ai lieu de l'espérer, bientôt nous reverrons la France.

Le lundi suivant, quand Virth, le vieux juif, rentra chez lui, son domestique, pâle, tremblant, et courbé jusqu'à terre, s'avança vers lui comme un chien qui a commis une faute et sait qu'il a mérité les coups de fouet de son maître.

—Eh bien, quoi ? demanda Virth.

Sans prononcer une parole, le serviteur lui montra le mur et la porte du jardin, un arbre et le toit. Puis, toujours silencieux, il fit signe à son maître de le suivre et le conduisit dans sa chambre.

Alors le vieux juif comprit. Il voyait ouverte et fracturée la porte de l'armoire où il avait enfermé son trésor.

Il devint pâle comme un cadavre, poussa un oh ! étrange, leva ses bras en l'air et laissa tomber lourdement ses mains sur le haut de sa tête.

Le serviteur fit entendre un sourd gémissement, puis il s'agenouilla et dit d'une voix suppliante.

—Maître, pardon, je suis un Amalécite, un réprouvé, un maudit !... J'ai manqué de vigilance ; pendant la première heure de mon sommeil, un voleur s'est introduit dans votre maison, et je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu... Hélas ! maître, ce n'est que trop vrai, je ne suis plus bon à rien, à peine digne d'être dévoré par les chiens comme Jézabel, veuve d'Achab et mère d'Athalie, épouse de Joram, père d'Achab, père de Joas.

Mais le vieux Virth n'entendait rien. Lui aussi poussait de profond soupirs et de sourds gémissements. Comme son serviteur, il se mit à genoux et appela à son secours le Dieu D'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; puis il se roula sur le parquet, en déchirant ses vêtements en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Les deux vieillards ne pouvaient que se lamenter. Le trésor avait disparu mais que faire... Où aller ? Où courir ? Qui accuser ? Où trouver le ou les voleurs ?.....

Le Ferragus filait à toute vapeur vers les côtes de France. Au nombre de ses passagers se trouvaient Sosthène de Perny, Armand Des Grolles et José Basco. Ce dernier avait au fond de sa valise la cassette aux pierres précieuses.

Le paquebot arriva au Havre un jeudi, dans l'après-midi. Le lendemain matin les trois associés étaient à Paris. Après avoir désigné un endroit où ils pourraient se retrouver, ils se séparèrent et allèrent se loger, provisoirement, chacun dans un hôtel.

Dès les premiers jours, José s'occupa de la vente des diamants et y parvint assez facilement, à un prix avantageux, par petits lots et à divers marchands. Il encaissa la somme totale de trois cent trente-deux mille francs.